

**CHA-
SSEZ
LE
NATU-
REL...**

Villa Bernasconi
Exposition collective d'art contemporain

06.06 – 19.07.2009

Avec

Pierre-Philippe Freymond 7

Ladina Gaudenz 9

Michel Huelin 11

Françoise Kohler 13

Keiko Machida 15

Maël Madouri 17

Tony Matelli 19

Vanessa Mayoraz 21

Ursula Mumenthaler 23

June Papineau 25

Stéphanie Pfister 27

Rebecca Sauvin 29

Simon Senn 31

Alexia Turlin 33

Nathalie Wetzel 35

06.06 – 19.07.2009

Mardi – dimanche 14 h 00 – 18 h 00

Visite guidée sur demande

Téléphone +41 22 794 73 03

Entrée libre

Vernissage vendredi 5 juin dès 18 h 00

Performance de Sonia Rickli lors du vernissage

Villa Bernasconi

Route du Grand-Lancy 8

1212 Grand-Lancy

Tram 15 arrêt Mairie

Tram 17 et train arrêt Pont-Rouge

Parking de l'Etoile

www.villabernasconi.ch

Arbres peints, photographiés ou suspendus, herbes folles et plantes hautement allergènes, nature en friche au cœur de la ville, fleurs en plastique peintes à l'aquarelle, végétation recomposée virtuellement, herbiers patiemment dessinés ou installation sur un carré de gazon, plantes qui parlent ou chèvres qui filment sont quelques-uns des morceaux de nature que l'exposition réunit.

Quinze artistes y participent, la plupart établis dans la région genevoise, deux vivent à New York. Ils ont pour point commun de présenter des travaux où interviennent des fragments de nature, vraie ou fausse, pour jeter un éclairage souvent indirect sur la relation que nous entretenons avec le règne végétal.

Leurs regards forment un ensemble de constats et de mises en perspective qui nourrissent la réflexion, au-delà du discours écologique. Ils soulignent l'interaction permanente entre la pensée, le corps et la nature et interrogent cet échange dans son intimité et son universalité.

Chasse & nature

Le monde n'est plus qu'un grand jardin.

Que reste-t-il de naturel dans la nature, de sauvage dans la vie sauvage ?

L'histoire a commencé, pour nous, entre les murailles de Babylone, la première et très ancienne mégapole. Ses jardins mythiques inventent l'idée d'une nature idéale, sans rapports de prédation. Pas de chasse dans un jardin, pas de chasseur. La vraie nature elle, est repoussée au-delà des murailles, à l'extérieur, lieu de terreur et d'incertitude où l'humain se trouve happé par son destin ambigu de proie devenue prédateur.

Quel étrange paradoxe de constater qu'aujourd'hui encore, le jardin rend possible la contemplation du monde et de la nature alors qu'il est précisément son contraire.

Pierre-Ph Freymond





Ladina Gaudenz s'intéresse depuis longtemps à l'interaction entre l'homme et la nature. Elle s'inspire de sujets d'actualité, puise dans les recherches des biologistes, des astronomes ou des généticiens et pointe les contradictions de l'attitude de l'homme vis-à-vis de son milieu naturel.

L'humour n'est pas moins présent dans ses vastes peintures qui mêlent le naturel et le surnaturel, l'observation scientifique et l'imaginaire. Etrangeté, séduction, esprit critique se conjuguent pour interroger non seulement le rôle de l'homme dans son environnement, mais aussi la véracité de sa vision du monde.

Pour la première fois, l'artiste entreprend la réalisation d'une peinture murale in situ. Inscrite dans la série « City's Jungle », cette fresque en noir/blanc montre un paysage où vie citadine et nature sont intimement liées. La végétation se reflète dans les vitrines des magasins, les rues sont plantées de forêts alpestres et les piétons voyagent parmi les véhicules et les signaux routiers, dans un vaste brouhaha visuel qui traduit la situation de l'homme partagé entre nature et espaces urbains.

Le jeu de l'ombre et de la lumière produit, sur certaines surfaces, des formes précises et nettes, à la façon des papiers découpés de Matisse. Ailleurs, la matière picturale prédomine, créant des zones très structurées en alternance avec de grands à-plats. Plusieurs niveaux de lecture génèrent un mouvement entre vision globale et netteté des détails. Et le dessin des silhouettes envahies par la végétation traduit, dans une respiration unique, les échanges d'un monde multiforme où l'être humain semble s'effacer.



Un écosystème fictif est représenté, dans une série de tirages Lambda, par des gros plans d'étonnantes accumulations de fleurs, feuilles et tiges saisies dans des couleurs et matières intenses et vibrantes, flottant en apesanteur dans un environnement indéfini. Grilles, tubes transparents, éprouvettes, quelques brumes changeantes et des éclaboussures de peinture, s'intercalent entre ces éléments.

Michel Huelin conçoit par ordinateur un grand nombre de modèles virtuels. Il crée, génère et calcule une sorte de biotope virtuel où les éléments se complètent et se nourrissent les uns les autres. « Dans une certaine mesure, avec les modèles virtuels que je crée, je simule une évolution possible du vivant et de l'inerte. »

Depuis 2000, Michel Huelin s'est engagé dans le débat autour des biotechnologies et du génie génétique. Il confronte la raison scientifique et la logique avec l'intuition et les émotions d'un profane averti. « Mes images hybrides », explique Huelin, « mêlent les références à la nature réelle, à des organismes fictifs et à la peinture. L'intégration de traits de peinture scannés puis intégrés dans les modèles virtuels amène un élément d'incertitude entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, l'imaginaire et le réel ne s'opposent plus nécessairement, mais sont des états de diverses réalités ».

Les questions et les doutes concernant la technologie génétique définissent son biotope virtuel et son esthétique. « Les images que je crée ne cherchent pas à passer pour réelles, ce monde n'est pas organique, il est numérique, proliférant et quantifiable, le désordre est fictif. Je cherche plutôt à instaurer le doute, en utilisant des concepts contradictoires tels que les mutations, l'oppression, mais aussi la sensualité ou encore l'ironie. Je pourrais dire que mes images sont d'une sérénité trompeuse ».

Carlotta Graedel



De la communication non-verbale chez les plantes

Le jardin botanique se présente comme le lieu d'une expérience à la fois végétale et littéraire. La dimension scientifique, la présence physique des plantes souvent exotiques, crée un effet de rencontre étrangement anthropomorphique. Le visiteur pourrait-il échanger quelques mots avec ces entités végétales ?

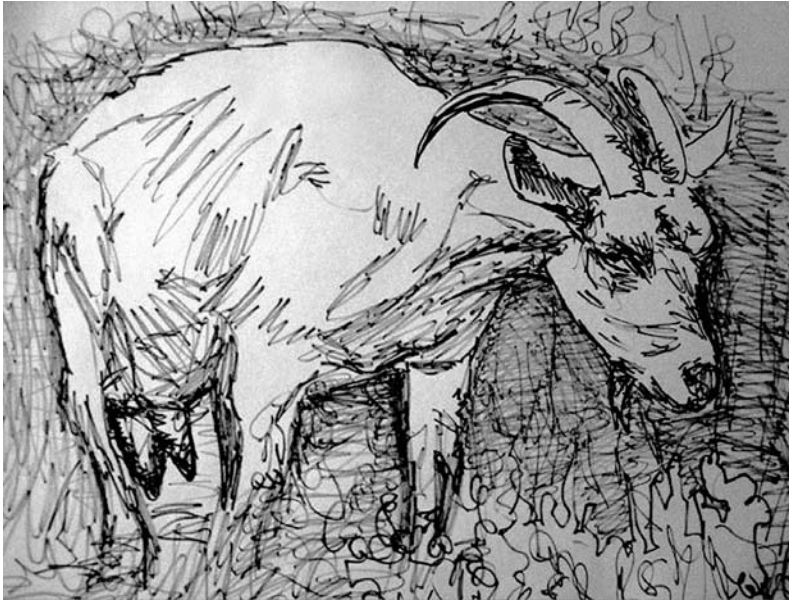
Françoise Kohler s'intéresse aux glissements entre des espaces concrets et d'autres plus narratifs, plus symboliques. Cela renvoie ici à un monde onirique où affleurent des pulsions internes et souterraines. Techniquement, le jeu du film super 8 monté à la caméra impose une contrainte stricte : trois minutes de pellicule et autant de bande-son à faire exister dans le cadre d'une improvisation visuelle et littéraire immédiate. La fraîcheur du résultat expérimental est présentée telle quelle, comme un polaroid, ou un cadavre-exquis.

PPhF



Du premier étage jusqu'au grenier, l'artiste japonaise Keiko Machida, dessine et peint les arbres dans la ville. Elle recompose les espaces, confronte les barres uniformes des habitations collectives aux couleurs acides, avec le rythme des troncs durs et sombres. Son matériau de départ est issu d'une patiente compilation de traces et d'images dans une quête sensible et assidue : « C'est un moment incertain. On ne sait plus si c'est un point de départ ou d'arrêt. Il y a quelque chose qui s'est passé ou qui va se passer. Mon travail vibre à la frontière du temps et de l'espace pour faire apparaître la transition de la mémoire. Autour d'un lieu, je mémorise des éléments physiques comme l'odeur, le toucher et la lumière. Puis je les consigne en les réactivant avec des objets qui leur sont liés. Des couches de fragments se mélangent, se rencontrent et se complètent. La disposition destructure pour reconstruire une forme de narration à la fois plus rigide et plus poétique. Depuis six ans, chaque fois que je rentre au Japon, ce qui me frappe toujours c'est le décalage entre ici où je vis et là-bas où j'ai vécu. J'en garde des images telles que les bouleaux, et un mélange de vécu oublié et de sujets capturés devenus vrais souvenirs. »

Tendu entre agencements dérangeants et douceur du trait, le travail oscille de la critique sociale à l'humour, sans qu'on ne puisse jamais savoir lequel des deux prend le pas sur l'autre. Les peintures sont parfois habitées d'êtres humains et d'animaux dont les formes semblent se vider et couler sur le sol, laissant échapper leur force vitale. L'intensité émotionnelle complexe que dégagent les compositions déstabilise. Elle fait apparaître le monde animal et celui des humains dans une relation de cohabitation parallèle chargée d'incompréhension, tandis que les arbres dégarnis semblent morts. L'impression de vide, parfois d'artifice, vibre pourtant de sensibilité, et les couleurs chatoyantes, douces ou acides, exercent une réelle séduction.



What is it like to be a goat ?

Quel effet ça fait d'être Adam, Amalthée ou un capriné ? À quoi peuvent ressembler leurs univers et comment pourrait-on en donner une description rigoureuse ? Savoir objectivement ce que c'est que d'être une chèvre paraît une question mortellement complexe, sinon vouée à rester définitivement sans réponse. Même en connaissant les moindres mécanismes qui régissent le fonctionnement du cerveau d'une chèvre, un véritable gouffre semble persister entre la matérialité de ce dernier et la dimension subjective de la conscience vécue à la première personne. Toutefois, la douleur ou la perception, phénomènes clairement subjectifs, peuvent très bien faire l'objet d'une connaissance objective. La représentation, en tant que description visuelle d'un état de choses, se sert d'un langage non moins objectif et rigoureux que le discours scientifique ; l'art n'est pas plus le domaine de la subjectivité qu'Adam une objective agrégation cellulaire. Avec *Get Your Goat*, le spectateur se retrouve à expérimenter visuellement ce que sont le monde vu à travers le regard d'une chèvre et ses agissements à l'intérieur d'un troupeau. On se retrouve ainsi absorbés dans une réalité étrangère et renversée, d'autant plus que, dans l'instantané, la chèvre se retrouve elle-même projetée en temps réel dans le troupeau des spectateurs qui consomment l'événement artistique en cours. D'un esprit indéniablement provocateur, l'artiste questionne autant l'identité que les rôles des individus, humains ou caprins, qui participent ironiquement d'un même processus artistique. La retransmission en direct des comportements ainsi que des codes « éthologiques » des spectateurs à travers la perception médiatisée par ce témoin ruminant court-circuite nos repères perceptifs et cognitifs. Par un subtil renversement des normes identitaires et sociales qui caractérisent notre quotidien, le travail de Maël Madouri révèle de manière efficace leur inattendu caractère paradoxal et parfois absurde.

Patrick Gosatti



Artiste américain, Tony Matelli est présenté dans toutes les grandes institutions d'art contemporain. Il a beaucoup pratiqué l'auto-portrait avec des sculptures plus grandes que nature, faites de mannequins en silicone installés dans des postures vaguement romantiques, en référence à des sujets célèbres de l'histoire de la peinture. Décalées et ironiques, juchées sur des rochers dans un décor de pacotille, elles regardent dans le lointain, perdues dans leurs pensées.

Dans la riche production de Matelli, ses « Weeds » hyperréalistes occupent une large part. Les mauvaises herbes persèverent et envahissent ; en marge des plantations voulues par l'homme elles n'ont guère d'espace vital, mais reviennent inlassablement. « L'herbe est à la fois une réussite et une erreur. (...) Il s'agit de la célébration d'être indésirable » dit l'artiste.

Les herbes folles de Matelli sont réalisées en bronze peint, de façon si réaliste qu'elles semblent véritablement pousser des jointures entre sol et paroi. La finesse du feuillage, la courbure de la tige font illusion.

« Tony Matelli, témoin sensible de son époque, évoque dans ses œuvres l'évasion mélancolique face à la difficulté de vivre dans nos sociétés occidentales, notamment américaine » dit de lui Charlotte Moser, sa galeriste à Genève. « Il dénonce avec humour et dérision le mal de vivre et les valeurs de réussite, de beauté et de force prônées par notre société avide de performances. (...) Il semble avertir notre conscience contre tout dérapage qui pourrait submerger notre monde. Telles ces mauvaises herbes qui poussent insidieusement, témoins muets d'une dérive, incongrues, il dérange un contexte soi-disant maîtrisé et contrôlé. »

Herbier de mémoires

Relevant à la fois du courant artistique de l'in situ et de l'art participatif, le travail de Vanessa Mayoraz privilégie la relation au lieu et aux gens. Il questionne le rôle de l'art et sa visibilité en termes de production et de réception. Suivant les besoins conceptuels des projets, l'artiste recourt à la sculpture, au dessin, à la vidéo ou à des médiums moins usuels tels que cartes géographiques, cd audio ou montages électroniques.

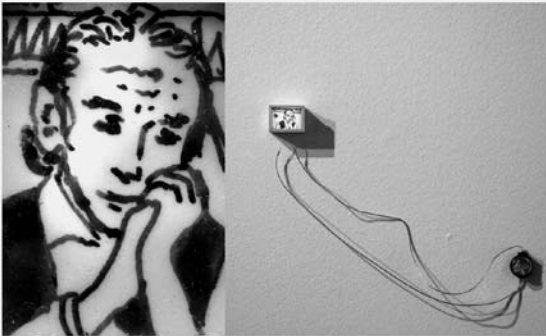
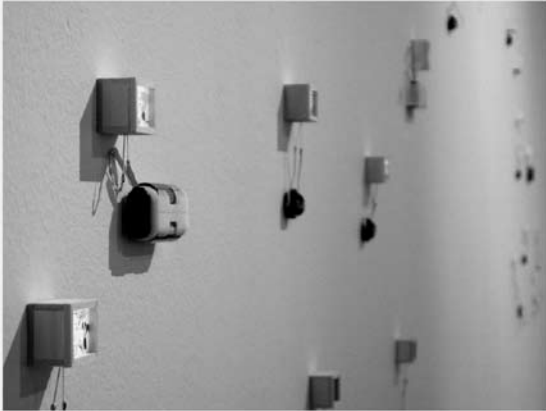
La mémoire, l'archive, la trace, la transmission tiennent une place primordiale dans la démarche de V. Mayoraz. Avec un soin obsessionnel, elle collectionne, conserve, accumule, classe, amoncelle, rassemble, catalogue. Parmi ces archives personnelles en constante évolution, composées d'images provenant de sources diverses, aussi bien factuelles qu'imaginaires, elle prélève selon le projet un corpus signifiant.

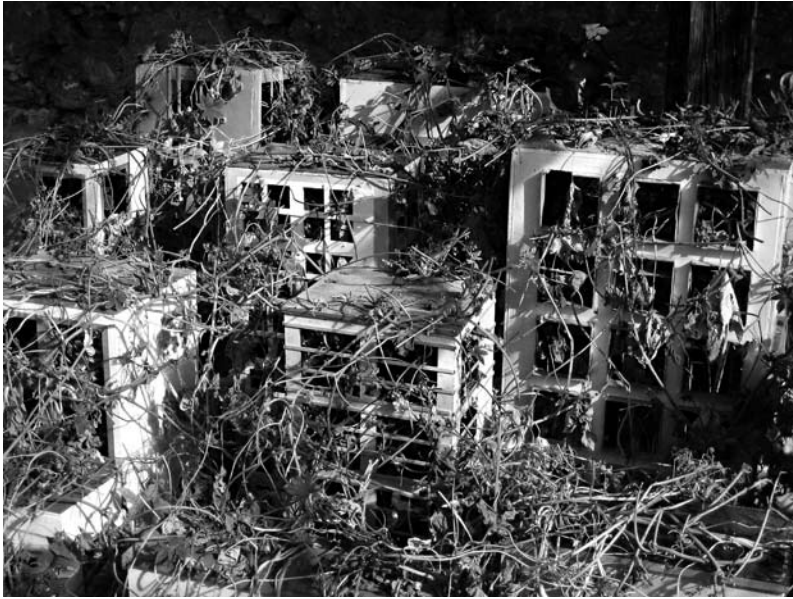
Pour cette exposition, elle s'est concentrée sur les éléments végétaux, élaborant un herbier de mémoires. Elle fixe en quelques traits d'encre les traces fugitives, toujours au point d'évanouissement, des images déposées dans sa mémoire pour les restituer à la vue.

Elle compose cet herbier en confectionnant de minuscules boîtes en bois, dont une des surfaces – une feuille transparente – porte l'empreinte dessinée d'une fleur, d'une feuille, d'une plante. A l'intérieur de chaque caisson, une toute petite ampoule led, reliée par un fil à une pile posée à l'extérieur, diffuse une faible lumière et éclaire ce dessin, soulignant sa vulnérabilité.

La fragilité est au cœur de cette constellation lumineuse. Fragilité de la mémoire, fragilité maintenant convenue de la nature ; fragilité aussi de la représentation, à la fois configuration éphémère et gage de transmission, et celle de ses différents supports.

Isabelle Papaloïzos





Ursula Mumenthaler s'est dirigée vers la photographie après une formation de peintre dont elle a gardé une forte sensibilité à la couleur. C'est par de grandes surfaces colorées qu'elle est souvent intervenue dans l'architecture. C'est aussi avec la couleur qu'elle crée des espaces illusoires, mais très vivants, à partir de maquettes qu'elle photographie.

Son travail met en question l'échelle de grandeur et les profondeurs de champs. Intérieur, extérieur, maquette et taille réelle se confondent pour jeter le trouble dans les proportions et les volumes, dont les arrière-plans sont eux-mêmes composés de photos de paysages.

Elle revient de Berlin avec une série de prises de vue de friches végétales en plein cœur de la ville. Berlin-Est présente cette particularité d'avoir abandonné des terrains assez longtemps entre les barres d'immeubles, pour que la végétation ait le temps de se développer. Cette approche documentaire, dans des formats plus modestes, marque un tournant dans son travail. Elle y décrit une nature cernée de grillages métalliques, encadrée d'immeubles anciens ou récents, circonscrite et inaccessible, quadrillée et « privatisée », mais laissée à son état sauvage. Zone en attente, espace « entre-deux » et « entre-temps » de l'évolution d'une ville. Cette notion même qui l'intéressait déjà lors de ses photographies dans les bâtiments désaffectés du Palais Wilson, de l'usine Kugler ou des cigarettes Laurens.

En contrepoint à la série de Berlin, une grande photo de la maquette qu'elle a réalisée à Bex en 2008, recouverte de feuillages desséchés, se réfère à la nouvelle fantastique de Franz Hohler « La Reconquête » qui raconte l'histoire de Zurich prise d'assaut par les animaux et les plantes sauvages à la suite de pannes générales. Etrange renversement qui voit la végétation emprisonnée de Berlin faire face à celle qui engloutit la ville de Zurich.



Peaux d'Aulnes, technique mixte, 2008 (galerie Andata Ritorno)

Une fois découverts lumières, ombres et frémissements du marais, June Papineau nous mène à ses empreintes d'arbres suspendues comme d'inquiétantes peaux de bêtes. Quinze aulnes, un saule, un merisier - nos semblables, nos frères.

Extrait de « Entre chien et loup » de Mercedes Allendesalazar

Artiste américaine établie à Genève depuis 1994, June Papineau est peintre de formation, mais elle explore avec virtuosité une multitude de techniques qui vont du papier mâché à l'installation, en passant par la photographie et le moulage.

« C'était au tout début du printemps en 2007, avant l'éclosion du feuillage. J'ai emporté cinq kilos de glaise, un mélange de colle et de papier mâché, et je suis allée chercher mon premier arbre à l'Etornel pour réaliser une « peau d'arbre ». Celui que j'ai choisi devait se révéler plus tard être un merisier. Ensuite j'ai continué le travail avec des aulnes, ces « vrais » arbres du bas-marais avec un pied dans l'eau. Peau, empreinte, moule, tissu, ce travail sur la surface des aulnes est bien difficile à classifier. Le résultat, qui porte lichens et mousses décollés de l'écorce, a la souplesse d'un rideau de velours et comporte, inversés, un côté positif et un négatif. Ces « peaux d'arbres » embrouillent le dedans et le dehors et cela me plaît énormément. Lors d'une deuxième étape, que je nomme « haut-marais », je suis frappée par les arbres morts qui restent debout. Surtout les pins, mais aussi les bouleaux et autres épicéas. Ces bois morts sur pied servent d'habitat à un grouillement de vie si foisonnante qu'ils en deviennent en quelque sorte des « mort-vivants ». »

C'est ainsi que l'artiste s'intéresse tout naturellement à la souche de l'imposant séquoia récemment abattu devant la terrasse de la Villa Bernasconi. De sa dépouille elle prend l'empreinte qu'elle suspend délicatement dans le salon, lui rendant une présence aussi forte que fantomatique, où vie et mort se mélangent dans une évocation en forme d'hommage.



Fleurs en plastique (détail), stylo bille et aquarelle, 2008

Artiste établie à Nyon (dont elle a obtenu le prix artistique en 2007), Stéphanie Pfister écrit et dessine. Les deux activités se développent parallèlement, mais s'imbriquent l'une dans l'autre. Les mots sont souvent objets peints, les images imprègnent les textes. Elle parle de « laboratoire de mots » et décrit son travail de dessin et d'aquarelle avec l'audace presque désinvolte de son vocabulaire : « C'est avec des explosions de jus de grenade, des lustres cassés et des taches de graisse sur les cravates que je voudrais naïvement, et à l'aquarelle, m'attaquer à la peinture du dimanche, et aux petits doigts levés ».

De désinvolture, en réalité, il n'y a pas. Mais un puissant imaginaire qui évoque les contes initiatiques chargés de symboles et produit des images déconcertantes, issues d'une mythologie personnelle incroyablement riche.

Ses pièces donnent l'impression de se situer sur le fil d'une sensibilité à fleur de peau, qui peut les faire basculer à tout moment dans l'effacement ou disparaître submergées par l'émotion. L'excès côtoie la délicatesse, la finesse d'observation les débordements, dans un va-et-vient permanent et vertigineux, d'où la légèreté n'est pas absente. Les titres de ses récentes expositions à la Galerie Favre de Nyon et au Musée de l'Abbaye de Saint-Claude sont évocateurs : « Plaisirs et catastrophes », « Des fesses remplies de pétales de roses ».

« L'aquarelle est un moyen incontrôlable, générateur de catastrophes, c'est une peinture qui dérape facilement. » dit Stéphanie Pfister. C'est avec l'aquarelle qu'elle a redonné vie aux fleurs en plastique qui ornent les tombes. Encadrées sobrement, elle les disposent au sol, verticalement, dans une parodie de cimetière. Les corps, comme les fleurs, retrouvent-ils la vie une fois ensevelis dans la terre ?



Les vidéos, photos et installations de Rebecca Sauvin font appel à un monde qui appartient à l'inconscient, nourri de souvenirs vrais ou faux, dont la présence imprègne l'imaginaire et la psyché. Ses travaux rappellent les contes fantastiques, dans lesquels rien n'est clairement explicable de façon rationnelle. Tout est allusion et jeu d'illusions, superpositions d'images et de pensées, palindromes et reflets de peurs enfantines.

L'immersion dans laquelle elle entraîne le spectateur tient du rêve éveillé et le place face à des images fortes, énigmatiques et fascinantes, parfois proche du cauchemar, tant le sentiment d'angoisse affleure.

Le cercle et l'un de ses thèmes récurrents. Symbole du retour sans fin sur soi, le cercle permet d'avancer, mais il ramène forcément toujours au point de départ. Dans la vidéo « Où les soleils se lèvent » (2003), elle mettait en scène la course d'un homme nu, au rythme du galop d'un cheval, sur la volte d'un manège imaginaire, au milieu de la forêt.

De même, la protagoniste du film « 808 » (2004), après avoir déambulé dans une succession de couloirs, d'escaliers et d'ascenseurs totalement vides où apparaissaient les chiffres 8 (infini) et 0 (cercle), puis croisé plusieurs fois un homme étrange avec une boule de billard numéro 8, terminait son errance en rejoignant la bête dont elle était issue.

Troublante et vertigineuse, l'installation « Allongée », présentée à la Villa Bernasconi, est tirée du texte TOM (mot), publié par l'artiste en 2000, dans lequel elle donne voix à deux états : l'un inscrit dans la réalité, l'autre venu de souvenirs incertains. Le récit est peuplé d'une petite fille et de sa sosie, d'un chien mort et d'un ballon dont la course conduit jusqu'à une salle de cinéma où les spectateurs n'ont plus de visage. Après un effrayant parcours initiatique, la petite fille devient une femme de cire dont la tête disparaît dans la terre.



Jeune artiste étudiant à la Haute école d'art et de design – Genève, Simon Senn s'intéresse à l'image du corps et utilise souvent les prises de vue simultanées et multipliées presque à l'infini pour cerner l'insaisissable et polysémique vérité de l'image.

Une récente vidéo permettait au spectateur de devenir créateur de son propre film par un système de sélection individuelle des caméras. Elle mettait en scène cinq acteurs-auteurs, chacun étant à la fois sujet et réalisateur.

Dans le même esprit, la photographie présentée ici, laisse apparaître un corps humain grandeur nature, nu, recouvert de végétation et de terre, qui se détache d'une mosaïque de petites photos dont on ne perçoit le sens qu'en approchant : des personnages en combinaison de laboratoire observent le sujet central, dans une mise en abyme de l'acte photographique.

L'artiste met en exergue l'opposition entre perception intuitive globale et tentative de compréhension par le morcellement et l'analyse. Il met en scène l'ambiguïté de notre rapport au corps et à la nature, la volonté de maîtriser la vie et l'assujettissement absolu à la science, infinie dans sa quête et jamais au bout de ses découvertes. « La recherche en soi est vouée à l'insatisfaction, mais elle est mise sur un piédestal et prend souvent force de pensée unique, de profession de foi, voire de religion », souligne-t-il.



Diplômée en illustration à l'Ecole Emile Cohl de Lyon et de la Haute école d'art et de design – Genève, Alexia Turlin envisage l'art comme « ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » (R. Filliou). Dans son travail, elle jongle avec les médias d'un projet à un autre. Elle organise des expositions collectives, des soirées, des friperies, des haltes-garderies, comme elle dessine, installe, monte des vidéos, sculpte ou photographie.

A cette image elle conçoit son atelier-arcade : « la Milkshake Agency », lieu qu'elle partage avec artistes, historiens de l'art, musiciens, mères au foyer, étudiants... et temporairement avec d'autres artistes invités à exposer en vitrine. Les compétences y sont échangées, exposées, publiées mais surtout on y « raffermir le tissu social ».

Pour ce nouveau travail présenté à la Villa Bernasconi, elle entraîne le visiteur à travers un diorama dans la reconstitution d'une scène de forêt. Le tout encadré par une série de dessins d'observation A4 à la mine de plomb qui relève de l'herbier.

De ses dessins de fausses et vraies plantes, d'ombres, jusqu'à la fabrication de boulettes de cheveux et la récupération du « milieu » des mandarines, Alexia reconstitue un univers intime, une collection de ces petites choses qui nous entourent. Sa pratique de la récolte, à la limite du syndrome de Diogène, lui permet de créer ici la projection d'un monde mental qui entre en dialogue avec diverses représentations de bruissements de forêt (M. Ernst, X. Veilhan, C. Moser, A. Walter, E. Winarto, le petit Chaperon Rouge, Blanche-Neige, Hansel & Gretel...). La bande-son pourrait se composer de la chanson des Cure « A forest » :

« Come closer and see
See into the trees
See into the dark... »

Alexia Turlin enseigne à la Head (workshops), elle est directrice artistique du journal d'art gratuit Start pour les enfants, car « il n'y a pas d'âge pour aimer l'art de notre époque ».



Le travail de Nathalie Wetzel interroge la dimension sculpturale de la photographie. On se souvient des magnifiques frondaisons qui couvraient toute la surface des vitres de la véranda, à la Villa du Parc à Annemasse. Les zones de lumière des photos étaient trouées de milliers de petits jours, à peine perceptibles, créant un effet de transparence qui leur conférait une présence et vibration toute particulière.

C'est cette technique qu'elle utilise pour *Trouée*, la grande photo verticale présentée dans le salon de la Villa Bernasconi. « L'idée qu'une photographie soit vue dans une autre lumière que celle dans laquelle elle a été prise m'intéresse », dit-elle. « L'image intitulée *Trouée*, représente un sous-bois séparé en deux parties verticales par une bande de lumière qui l'éclaire en contre-jour. Elle est placée devant une source de lumière naturelle. Lorsqu'on en fait le tour, on découvre la configuration des perforations qui traduit en un système binaire, très schématique et très graphique, la complexité du recto ».

Avec *Arbre*, installée dans la toute petite chambre du deuxième étage, elle insiste sur le caractère monumental du sujet en posant cette grande image au sol, dans la diagonale de l'espace, afin de mesurer le rapport qui s'établit entre la structure architecturale de la Villa et ce tronc puissant : « On n'aperçoit ni le bas ni le haut, mais seulement un tronçon : deux morceaux de troncs penchés et un fouillis de branches. Le jeu consiste à inviter un objet qui n'appartient généralement qu'à l'extérieur pour lui permettre d'occuper en le saturant de sa présence l'espace exigu d'une chambre. »

L'installation fait coïncider les proportions de la Villa et celles de l'arbre, dans une rencontre symbolique entre le bois sec des poutres et le bois vivant du tronc. Autre analogie suggérée par le dispositif : l'arbre est coupé de manière identique à la poutre surgie du mur et disparaissant dans le plafond.

Pierre-Philippe Freymond

Né en 1961 à Morges
Vit et travaille à Genève
rue de Montbrillant 24
1201 Genève
pfreymond@bluewin.ch
www.freymond.info

Ladina Gaudenz

Née en 1962 à Scuol, Grisons
Vit et travaille à Genève
10, rue des Vieux-Grenadiers
1205 Genève
ladina@no-log.org
www.ladinagaudenz.com

Michel Huelin

Né en 1962 à Saignelégier
Vit et travaille à Genève
5, rue Saint-Léger
1205 Genève
mhuelin@worldcom.ch
www.huelin.ch

Françoise Kohler

Née en 1965
Vit et travaille à Genève
16, rue Bautte
1201 Genève
frk@bluewin.ch
www.fkohler.net

Keiko Machida

Née en 1976 à Osaka, Japon
Vit et travaille entre Genève
et La-Roche-sur-Foron, France
590, avenue Jean Jaurès
74800 La-Roche-sur-Foron
keikomachida@orange.fr
www.keikomachida.com

Maël Madouri

Née en 1978 à Giunchetu
(Corse-Sud)
Vit et travaille à Genève
9, rue de Veyrier
1227 Carouge
mael.madouri-giannini@edu.ch

Tony Matelli

Né en 1971 à Chicago
Vit et travaille à New York
www.tonymatelli.com

Vanessa Mayoraz

Née en 1976 à Sierre
Vit et travaille à Genève et
Brooklyn
219 Manhattan Avenue, Apt 4R
11206 Brooklyn, NY
vmayoraz@yahoo.fr
www.vanessamayoraz.com

Ursula Mumenthaler

Née en 1955 à Staffelbach
Vit et travaille à Genève
ursulamum@bluewin.ch
www.ursulamumenthaler.ch

June Papineau

Née en 1958 à Manchester,
Connecticut, USA
Vit et travaille à Genève
jp@artmorphos.net
www.artmorphos.net

Stéphanie Pfister

Née en 1982 à Nyon
Vit et travaille entre Lausanne
et Genève
20, chemin de l'Etraz
1260 Nyon
contact@stephaniepfister.net
www.stephaniepfister.net

Rebecca Sauvin

Née en 1975 à Schönenwerd
(Soleure)
Vit et travaille à Genève
7, chemin de Montant
1272 Genolier
rebecca.sauvin@gmx.ch
www.rebeccasauvin.ch
(en construction)

Textes

Impressum

Pierre-Philippe Freymond
Patrick Gosatti
Carlotta Graedel
Françoise Mamie
Isabelle Papaloïzos
Alexia Turlin
Nathalie Wetzel

Simon Senn

Né en 1986 à la Chaux-de-Fonds
Vit et travaille à Genève
33, Montbrillant
CH - 1203 Genève
senn.simon@gmail.com
www.simonsenn.com

Crédits images
Page 18

Courtesy, Galerie Charlotte
Moser, Genève
Photo, atelier de numérisation
des musées lausannois -
Olivier Laffely, Marie Humair et
Arnaud Corne

Alexia Turlin

Née en 1973 à Genève
Vit et travaille à Genève
infi@alexiaturlin.ch
www.alexiaturlin.ch

Graphisme

Schaffter Sahli

Nathalie Wetzel

Née en 1965 à Genève
Vit et travaille à Genève
4, place de la Navigation
1201 Genève
nathaliewetzel@bluewin.ch
www.nathaliewetzel.ch
(en construction)

Impression

Noir sur Noir

